

Instantanés Le bal costumé *Page A 4*



Indépendance rime avec incertitude au sein du **Sénat** de Justin Trudeau *Page A 3*

Pluie verglaçante, grésil ou neige, la **météo** fascine, de Zeus à MétéoMédia

Page A 2

www.ledevoir.com

LE DEVOIR

Vol. CVII Nº 295 — LE DEVOIR, LE MERCREDI 28 DÉCEMBRE 2016 — 1,30 $ + taxes = 1,50 $

Russie Une boîte noire de l'avion est retrouvée en mer



VASILY MAXIMOV AGENCE FRANCE-PRESSE

Tandis que les Russes venaient déposer fleurs et lampions au mémorial improvisé sur la côte de la mer Noire à Sotchi, les autorités retrouvaient mardi la première boîte noire de l'avion qui s'est écrasé dimanche peu après le décollage. La tragédie a fait 92 victimes, dont plusieurs membres des célèbres Chœurs de l'Armée rouge. Ci-dessus, le portrait de l'activiste Elizaveta Glinka, aussi décédée dans l'écrasement. ***Page B 1***

Conflit israélo-palestinien

Les États-Unis d'Obama jouent leur va-tout

SARAH R. CHAMPAGNE

Dans une course contre la montre avant sa sortie, l'administration Obama tente de sauver ce qui reste du processus de paix israélo-palestinien. Le conflit diplomatique, déclenché vendredi par une résolution du Conseil de sécurité de l'ONU, s'intensifie.

Le secrétaire d'État John Kerry doit présenter ce mercredi dans un grand discours sa *«vision complète»* de la paix, dont *«le chemin vers une solution à deux États»*. *«Nous ne l'avons pas laissé tomber et nous ne pensons pas que les Israéliens et les Palestiniens doivent également* [l'abandonner] », a déclaré Mark Toner, chef de la diplomatie, dans ce contexte de tension.

Le gouvernement israélien craint que ces principes pour un accord de paix se transforment à leur tour en une résolution onusienne. La France a déjà convoqué une conférence, prévue le 15 janvier, pour réitérer le soutien de la communauté internationale à la solution à deux États.

Le premier ministre israélien, Benjamin Nétanyahou, a accusé directement Washington mardi d'avoir aidé à élaborer la résolution décla-

VOIR PAGE A 8 : **ISRAËL**

Aujourd'hui



Le Monde › Trois quarts de siècle après l'attaque de Pearl Harbor, Shinzo Abe et Barack Obama ont rendu hommage aux victimes de cette offensive qui précipita l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale, et fait l'éloge de la réconciliation. ***Page B 1***

Sur la route › Du transport intelligent aux chantiers multiples, retour sur une année riche en avancées et en rebondissements. ***Page B 5***

Avis légaux..... B 2
Décès..... B 6
Météo..... B 5
Mots croisés..... B 5
Petites annonces..... B 6
Sudoku..... B 4



MUSÉE MCCORD

L'équipe de hockey du Royal Victoria College, campus McGill, en 1923

Le hockey des Montréalaises

L'histoire du sport national est liée à celle de la ville

À l'occasion du 375e anniversaire de la métropole, cette grande série explore les enjeux politiques, culturels, sociaux et économiques autour de différents sports marquants dans l'histoire de la ville. Deuxième de dix articles.

MONTRÉAL C'EST DU SPORT

JEAN DION

L'histoire de Montréal regorge de dates mémorables liées au hockey, à tel point que leur seule énumération pourrait occuper un journal au complet. Retenons-en donc deux qui ont marqué des tournants essentiels dont on ressent encore les effets de nos jours.

3 mars 1875. James Creighton a fait bien des choses dans sa longue vie — avocat, ingénieur, journaliste —, mais ce qui lui vaut de passer à la postérité, c'est d'organiser le tout premier match de hockey dans une enceinte couverte connu. Certes, le sport existe déjà à ce moment sous une forme ou

VOIR PAGE A 8 : **HOCKEY**

Carrie Fisher 1956-2016

Partie pour une galaxie lointaine

FRANÇOIS LÉVESQUE

Avec le décès prématuré de Carrie Fisher, c'est la plus iconoclaste de ses enfants terribles que perd l'industrie cinématographique américaine.

L'actrice de 60 ans venait de compléter le tournage du huitième volet de *Star Wars* lorsqu'une crise cardiaque la foudroya en plein vol entre Londres et Los Angeles, le 23 décembre. Critique, son état s'était stabilisé avant de se détériorer de nouveau. Elle est finalement décédée mardi matin.



Carrie Fisher

Fille de la vedette de comédie musicale Debbie Reynolds et du chanteur Eddie Fisher, Carrie Fisher naquit dans la royauté hollywoodienne. Un statut que cimenta son rôle de la princesse Leia dans la saga *Star Wars*. Or, comme elle se plut à l'écrire et à le raconter sur scène, sa vie ne fut pas un conte de fées pour autant.

Carrie Fisher vint au monde à Beverly Hills en 1956 alors que ses parents formaient l'un des couples de célébrités les plus en vue de la planète. Elle s'habitua dès son plus jeune âge,

VOIR PAGE A 8 : **FISHER**

ACTUALITÉS

Une photographe montréalaise à la recherche de ses clichés volés

MARIE-MICHÈLE SIOUI

La photographe montréalaise Johany Jutras lance un appel à l'aide pour retrouver les 15 disques durs qu'elle s'est fait voler à la maison, tout juste avant Noël.

Au retour d'un voyage en Europe, le 24 décembre, la jeune photographe a trouvé son appartement du quartier Hochelaga-Maisonneuve sens dessus dessous. Des cambrioleurs avaient profité de son absence pour *«ouvrir toutes les portes d'armoire, toutes les garderobes, toutes les boîtes»* et y voler des objets de valeur, dont ses disques durs. *«C'est toute ma vie, c'est* [mon travail] *depuis le jour un»*, a-t-elle déclaré au *Devoir*.

15

Nombre de disques durs que la photographe Johany Jutras cherche à retrouver

Dans l'espoir de retrouver les malfaiteurs, les policiers ont recueilli des empreintes digitales dans l'appartement. Afin de garder la «scène» intacte, la photographe n'a pas le droit de réintégrer sa maison.

Avec le cambriolage, dix années de travail et de nombreux souvenirs se sont envolés

Dix ans de travail

Johany Jutras est photographe pigiste, notamment pour la Ligue canadienne de football. *«J'ai commencé en photo parce que mes trois frères plus jeunes jouaient au football*, a-t-elle raconté. *Sur mes disques durs, j'ai des photos de toute leur carrière, mais aussi des photos de mes voyages personnels, du mariage de ma grand-mère…»*

Avec le cambriolage, dix années de travail et de nombreux souvenirs se sont envolés.

Dans l'espoir de récupérer ce qui lui appartient, la photographe demande aux malfaiteurs de déposer ses disques durs dans un sac et d'y inscrire son nom. *«Qu'ils le laissent dans un lobby d'hôtel, dans un Starbucks, pour qu'on me les rende»*, a-t-elle suggéré.

Le vol des disques durs de Johany Jutras rappelle celui dont a été victime Jacques Nadeau. Ce photographe du *Devoir* s'est fait voler en 2015 des disques durs contenant des dizaines de milliers de photographies.

Le cambriolage avait eu lieu pendant que le photographe était au travail. Dans la copropriété d'Outremont de Jacques Nadeau, le voleur s'est emparé de cinq disques durs contenant plusieurs téraoctets de photographies, lesquelles représentent 35 ans de carrière.

Les disques durs n'ont jamais été retrouvés, mais l'enquête policière est toujours en cours, confirme le Service de police de la Ville de Montréal.

Le Devoir



PHOTO FOURNIE PAR JOHANY JUTRAS

Johany Jutras est photographe pigiste et travaille notamment pour la Ligue canadienne de football.



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les aléas de la météo pèsent plus de deux fois plus lourd dans la couverture médiatique du Québec que dans celle du reste du monde.

De Zeus à MétéoMédia, dame Nature continue de fasciner

La couverture médiatique et la multiplication des météorologues amateurs démontrent le pouvoir d'attraction des éléments qui se déchaînent

SARAH R. CHAMPAGNE

Marronnier des temps morts de l'actualité, bavardage inoffensif par excellence, le temps qu'il fait préoccupe les Québécois davantage qu'ailleurs. Dans son bilan 2016, Influence Communication a estimé que la météo se trouve au 16e rang des grands thèmes traités par les médias au Québec. Ce palmarès fait de la météo un sujet plus traité que l'éducation, la pauvreté et les autochtones. Ses aléas pèsent plus de deux fois plus lourd dans la couverture médiatique provinciale que dans celle du reste du monde.

Il ne fait ni la pluie ni le beau temps. Mais Éric Chatigny les prédit mieux qu'Environnement Canada.

Après un bref récapitulatif des précipitations à Sainte-Agathe-des-Monts, il avoue d'emblée être un mordu de météorologie. Depuis près d'une quinzaine d'années, il alimente durant une heure chaque matin le site *meteolaurentides.com*, auquel se fient plusieurs milliers de visiteurs. *«Quand j'étais jeune, je regardais les deux sources principales* [Environnement Canada et MétéoMédia]*, je m'apercevais déjà des différences. J'en étais passionné dès l'âge de cinq ans»*, expose-t-il.

Les modèles utilisés pour prévoir le temps, il les connaît par cœur, même s'il n'est qu'un amateur. *«À l'intérieur de 48 heures, les modèles sont presque tous égaux, mais ils ont des variantes importantes pour les prévisions à long terme»*, note M. Chatigny, admettant une préférence pour les modèles européens. Surtout, ce qui fait la différence selon lui est l'interprétation humaine, plutôt qu'automatisée.



La glace avait disparu des trottoirs au cours de la journée de mardi.

C'est par exemple presque toujours le même ratio qui est appliqué pour les accumulations de neige, alors qu'elles dépendent de la grosseur des flocons, qui, elle, dépend de la température extérieure.

Il est loin d'être le seul météorologue amateur très actif. Des pages Facebook dédiées aux vidéos YouTube d'inconnus vues près de 200 000 fois, la météo infuse aussi la culture numérique. Au point où Environnement Canada les encourage à faire partie de son programme d'observateurs volontaires. Ils sont ainsi plusieurs centaines à signaler au ministère les phénomènes météo, surtout les plus violents, comme des rafales destructrices ou des pluies torrentielles.

S'en remettre à la puissance des éléments

Ce sont d'ailleurs les extrêmes qui passionnent le plus M. Chatigny. Des tempêtes de neige de sa jeunesse sur l'île d'Orléans aux orages violents, *«la force de la nature qui se déchaîne est ce qu'il y a de plus beau»*.

Pour Benoît Castelnérac, notre obsession collective — et individuelle — pour la météo tient du «sublime», un concept au-delà du «beau» en esthétique. *«Le beau est à la mesure humaine, un tableau par exemple, le sublime dépasse l'imagination. La météo est parfois d'une violence inimaginable, notre cerveau n'arrive pas en fait à imaginer autant de force, une puissance qui dépasse toute autre sur la terre»*, explique ce professeur au Département de philosophie et d'éthique appliquée de l'Université de Sherbrooke.

Ce sentiment devant ce qui dépasse l'entendement, le sublime, fonctionne aussi avec le *«relâchement de la crainte»*. De plus en plus mise en scène par les photos sur les réseaux sociaux et les alertes rouges sur nos cellulaires, la météo-spectacle joue sur *«le délice d'une frayeur apaisée»*, dit M. Castelnérac, quand on se sent bien à l'abri au fond de son salon devant la catastrophe.

Fascinés eux aussi par toutes les irrégularités aperçues dans le ciel, par *«cette force surhumaine des éléments»*, dit le professeur, les Grecs anciens croyaient que les dieux communiquaient par ces phénomènes météorologiques. De Zeus à MétéoMédia, la météo est finalement *«l'une des rares choses qui continuent à nous échapper»*, conclut-il.

Le Devoir

Retour à la normale

La pluie verglaçante qui a recouvert surtout l'ouest de la province lundi a causé d'importantes pannes de courant. De 17 000 clients privés d'électricité au plus fort des pannes, Hydro-Québec n'en dénombrait plus que quelques centaines au moment d'écrire ces lignes, surtout dans les Laurentides et en Outaouais. De grésil à verglas, puis à pluie, les précipitations ont été tenues responsables de ces coupures d'électricité, comme de la centaine de sorties de route et de collisions dénombrées par les autorités. Les températures à la hausse mardi ont contribué à rétablir la situation.

Le BEI ouvre une enquête sur la mort d'un homme abattu par la police à Québec

MARIE-MICHÈLE SIOUI

Le Bureau des enquêtes indépendantes (BEI) a ouvert mardi une enquête sur les circonstances entourant le décès d'un homme atteint par balle lors d'une intervention policière survenue à Québec dans la nuit de lundi à mardi.

L'homme de 39 ans a été abattu après s'en être pris à une policière avec une machette. Il aurait sorti cette arme blanche au terme d'une poursuite policière qui a commencé à 2h30, à Lévis, pour ensuite se déplacer vers Québec.

Les policiers *«auraient tenté d'intercepter l'individu avec des tapis à clous, sans succès»*, a rapporté le BEI. Au terme de la poursuite, qui a duré environ 20 minutes, l'homme aurait lancé une hache hors de son véhicule.

«Les policiers auraient alors percuté le véhicule de l'individu pour l'intercepter. Il serait alors sorti de son véhicule armé d'une machette et l'aurait utilisée pour frapper une policière au bras, lui infligeant des blessures mineures», selon le BEI.

Au moins deux policiers auraient tiré en direction du suspect, dont le décès a ensuite été constaté à l'hôpital.

Ressources

Le BEI a affecté neuf enquêteurs à ce dossier: ils devront notamment établir les circonstances ayant mené à la mort de l'homme.

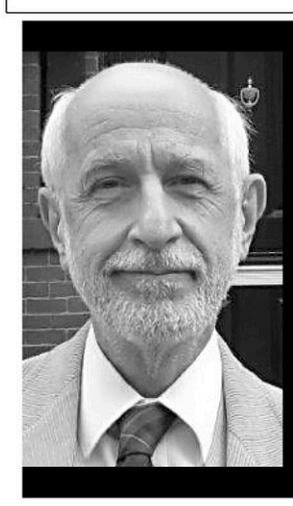
Le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) assistera le BEI dans son travail. Il fournira deux techniciens en identité judiciaire et un reconstitutionniste, qui travailleront sous la supervision des enquêteurs.

Le Devoir





Pour annoncer, communiquez avec Evelyne De Varennes
au 514.985.3454 ou edevarennes@ledevoir.com



Congédié?

Voyez
François Gendron
avocat
LL.L., M.A., Ph.D.

Vieux Montréal 514-845-5545

ACTUALITÉS

LE SÉNAT DE TRUDEAU

Quand indépendance rime avec incertitude

La multiplication des sénateurs sans allégeance politique complique la tâche du gouvernement

MARIE VASTEL
Correspondante parlementaire à Ottawa

Si le représentant de Justin Trudeau au Sénat se réjouit que la Chambre haute compte de plus en plus de sénateurs indépendants, il consent en revanche que cela lui rend la tâche difficile. Le sénateur Peter Harder reconnaît que son rôle a ses limites, dans un Sénat complètement restructuré, et qu'il dépend surtout de la bonne foi de ses collègues ainsi que de celle du gouvernement. Car même s'il laisse planer la menace de bâillons pour arriver à ses fins s'il le faut, Peter Harder est forcé d'admettre qu'il n'aurait aucun moyen de s'assurer d'avoir gain de cause faute d'appuis acquis.

« Cela fait partie du défi, admet le sénateur Harder en entrevue bilan avec *Le Devoir*. *Mais vous ne pouvez pas demander d'avoir un Sénat qui soit plus indépendant, qui offre son jugement et sa réflexion, et ensuite être étonné quand il le fait. »*

Le sénateur ontarien représente le gouvernement Trudeau au Sénat depuis neuf mois, période au cours de laquelle le premier ministre libéral a procédé à 27 nominations sénatoriales, outre celle de M. Harder.


Peter Harder

« Combler les vacances avec des sénateurs indépendants renforce mon rôle tout autant que cela me pose des défis. Il y a des sénateurs qui partagent les mêmes points de vue — quant à leur vision de leur travail, d'exercer leur jugement sans avoir d'identité partisane —, ce qui sera gratifiant. Mais il n'y a aucune garantie qu'ils appuient le gouvernement », convient Peter Harder dans son bureau du Sénat alors qu'il s'apprête à quitter la colline parlementaire pour la relâche des Fêtes.

La Chambre haute compte maintenant 34 sénateurs indépendants (l'un d'eux sera assermenté début 2017), 9 sénateurs non affiliés, 41 conservateurs et 21 d'allégeance libérale. Trois sénateurs conservateurs et quatre d'allégeance libérale prendront leur retraite en 2017 puisqu'ils atteindront l'âge de 75 ans.


ADRIAN WYLD LA PRESSE CANADIENNE
La Chambre haute compte 34 sénateurs indépendants, 9 sénateurs non affiliés, 41 conservateurs et 21 d'allégeance libérale.

C-29 comme avertissement?

Jusqu'à présent, le gouvernement Trudeau a pu voir ses projets de loi adoptés au Sénat. Mais une impasse se profilait à l'horizon pour son projet de loi budgétaire C-29. Une disposition sur la protection des consommateurs enrageait Québec et plusieurs sénateurs, qui s'indignaient de voir Ottawa empiéter sur une compétence québécoise en donnant préséance à la Loi sur les banques. Le gouvernement a fini par abdiquer et retirer ce passage de son projet de loi.

« Le gouvernement répond à la réalité d'un Sénat qui n'est pas là simplement pour signer, mais pour donner voix à des préoccupations », fait valoir le sénateur Harder.

Il admet toutefois que la crise a été évitée, avec C-29, parce que le gouvernement a reculé. Autrement, des sénateurs — dont l'indépendant André Pratte, pourtant nommé par M. Trudeau — auraient pu bloquer le projet de loi ou l'amender de façon importante. Et faute d'une majorité d'appuis assurés, le sénateur Harder n'aurait pas pu les en empêcher.

« Je crois que tout cela va mieux fonctionner en pratique qu'en théorie », réplique-t-il, *« optimiste »*. En théorie, les deux chambres du Parlement sont égales. Mais en réalité, la Chambre haute doit céder à la Chambre des communes puisque celle-ci est redevable aux électeurs, plaide-t-il en citant le projet de loi C-14 sur l'aide à mourir. Les sénateurs l'ont profondément modifié, mais ont accepté que les Communes rejettent la quasi-totalité de leurs changements.

« Il y a des garde-fous. Nous ne sommes pas élus. Nous ne sommes pas la Chambre imputable », tranche le sénateur Harder.

Aller plus vite

Depuis le début de son mandat, le sénateur Harder n'a pas eu à avoir recours à un bâillon. *« C'est un signe de bonne foi et d'accommodements pragmatiques à la situation dans laquelle nous nous trouvons »*, dit-il. Mais il n'exclut pas pour autant la possibilité de le faire. *« Nous devons, en tant qu'institution, réfléchir à la façon dont nous débattons, la façon dont nous délibérons, et comment nous décidons. »*

Le sénateur en a notamment contre la lenteur avec laquelle certains projets de loi ont été étudiés cet automne. Le projet de loi C-6 — qui vise à annuler la réforme conservatrice qui permettait de révoquer la citoyenneté d'accusés de terrorisme ayant deux nationalités — a été transmis au Sénat en juin… pour être envoyé en comité sénatorial six mois plus tard, à la mi-décembre.

> *« Le gouvernement répond à la réalité d'un Sénat qui n'est pas là simplement pour signer, mais pour donner voix à des préoccupations »*
> **Peter Harder, leader du gouvernement au Sénat**

« Ce n'est pas vraiment débattre ou délibérer à un rythme qui apporte de la crédibilité à l'institution », tranche-t-il.

Dans un monde idéal, le sénateur Harder aimerait s'entendre avec les représentants des sénateurs conservateurs, indépendants et d'allégeance libérale — qui ont été expulsés du caucus libéral de Justin Trudeau il y a trois ans. Les clans conviendraient de débattre un certain nombre de jours d'un projet de loi litigieux, puis de l'envoyer rapidement en comité pour qu'il y soit décortiqué.

À défaut d'ententes cordiales, cependant, *« il y a un certain nombre d'outils »*, note le sénateur Harder en évitant soigneusement de prononcer le mot « bâillon ».

Le Sénat a convenu cet automne de revoir la composition de ses comités pour accorder davantage de sièges aux indépendants en proportionnalité de leur nombre — 40 % des sièges leur sont désormais réservés, 40 % aux conservateurs et 30 % aux libéraux.

Les indépendants ont aussi eu droit à un budget d'ensemble de 700 000 $, afin d'embaucher du personnel de soutien, de recherche ou de communications. Les 41 conservateurs ont droit à 1,3 million par année et les 21 libéraux, à 1,1 million.

Le Devoir

SONDAGE

Les Canadiens estiment que leur image à l'étranger s'est améliorée au cours de la dernière année

Les actions du gouvernement Trudeau reçoivent moins d'appuis qu'à pareille date il y a un an

Une majorité de Canadiens jugent que l'image du Canada à l'étranger s'est améliorée, selon un sondage qui a aussi enregistré une baisse de popularité pour le gouvernement libéral de Justin Trudeau.

Un sondage Nanos mené en collaboration avec l'Institut de recherche en politique publique (IRPP) révèle que 63 % des Canadiens trouvent que la réputation du Canada s'est embellie ou quelque peu embellie — le chiffre le plus élevé depuis 10 ans.

L'an dernier, alors que le gouvernement Trudeau venait tout juste d'être élu, 59 % des Canadiens estimaient que l'image du Canada s'était améliorée.

Or, le gouvernement Trudeau ne semble pas bénéficier de cette perception positive sur le plan international. Il y a un an, 37 % des répondants jugeaient que la performance des libéraux était très bonne. Cette année, seulement 15 % en disent tout autant — soit presque le même chiffre qu'avait obtenu l'ancien premier ministre Stephen Harper en 2014.

En tout, 43 % des Canadiens ont qualifié le gouvernement libéral de très bon ou bon cette année par rapport à 60 % en 2015.

Les répondants se sont montrés aussi plus critiques sur l'orientation de leur pays. Il y a un an, 63 % d'entre eux disaient que le Canada s'en allait dans la bonne direction, alors que 54 % ont émis la même opinion cette année.

L'après Harper

Le sondage de Nanos Research a été mené auprès de 1000 Canadiens qui ont été sélectionnés au téléphone et qui ont rempli le questionnaire en ligne entre le 16 et le 19 décembre. La marge d'erreur est de 3,1 points de pourcentage, 19 fois sur 20.


JACQUES NADEAU LE DEVOIR
En tout, 43 % des Canadiens ont qualifié le gouvernement libéral de très bon ou bon cette année.

« Les opinions des Canadiens sur la direction suivie par le pays et la performance du gouvernement libéral sont comparables aux niveaux obtenus par les conservateurs après leur victoire électorale. En revanche, les avis des Canadiens au sujet de notre réputation internationale et du fonctionnement de notre fédération sont plus favorables depuis le gouvernement Trudeau », a analysé le président de Nanos Research, Nik Nanos.

La Presse canadienne

La SQ démantèle un premier laboratoire de fentanyl au Québec

La SQ a démantelé pour la première fois samedi dernier un laboratoire d'encapsulage de fentanyl. Les résultats d'analyse ont confirmé mardi qu'il s'agit bien de cette drogue *« puissante et dangereuse »*, a déclaré un porte-parole de la Sûreté du Québec (SQ). Un kilogramme de la substance a été saisi, deux cents grammes d'alprazolam, ainsi que deux presses à comprimés et une machine à encapsuler.

Des saisies ont d'abord eu lieu à Longueuil, Boucherville et Saint-Roch-de-Richelieu, avant de mener les 35 policiers de cette escouade vers le laboratoire à Potton en Estrie.

Hausse des ordonnances

À l'autre bout du pays, le nombre de personnes disposant d'ordonnances de trois mois ou plus pour des opioïdes a continuellement augmenté en Colombie-Britannique bien avant l'explosion du nombre de cas de surdoses constatée cette année.

Une recherche dirigée par Kate Smolina, de la Faculté de médecine de l'Université de la Colombie-Britannique, révèle que, de 2005 à 2012, la proportion de la population prenant des opioïdes pendant une période prolongée est passée de 2,0 à 2,4 %, ce qui représente une hausse relative de 19 %.

« 2 %, ça peut paraître peu, mais c'est en fait considérable. En Colombie-Britannique, cela se traduit par environ 100 000 [personnes] *»*, explique M^me^ Smolina.

L'usage des opioïdes est devenu une préoccupation majeure en Colombie-Britannique, 755 personnes ayant succombé à une surdose de janvier à la fin de novembre, dont 128 le mois dernier seulement.

La Presse canadienne

Le bal costumé

Cadeau de fin d'année des journalistes du *Devoir*, la série Instantanés propose des textes de fiction inspirés par des photos d'archives du temps des Fêtes envoyées par des lecteurs à la rédaction. Aujourd'hui, un texte de Laurence Clavel et un cliché de Marie Lavoie.



MARIE LAVOIE

LAURENCE CLAVEL

Dans ma famille, on reçoit chez nous pour Noël une année et, l'année d'après, on réveillonne chez ma tante Gisèle, la sœur de Maman. C'est sa grande sœur, mais elle est plus petite que Maman. C'est bizarre parce que moi, ma sœur Valérie a 7 ans et demi et, en grimpant sur le comptoir, elle est capable d'aller chercher les biscuits au beurre de pinottes que Maman cache en haut du frigidaire. J'ai assez hâte d'être aussi grande que Valérie pour pouvoir en manger en cachette !

Cette année, c'était à notre tour de recevoir pour le réveillon. Sur la table de la cuisine, il y avait de la dinde et des p'tites saucisses enrobées de bacon (miam !). Et Maman avait acheté une grosse bûche à la crème glacée. Celle avec des cerises et un père Noël dessus. Avec mon cousin Philippe, qui a le même âge que moi, on allait pouvoir jouer avec mes Lego dans le sous-sol et construire une cabane avec les coussins du divan. Et quand viendrait le temps pour la visite de s'en aller, on se cacherait sous les manteaux empilés sur le lit de mes parents en espérant que les adultes ne nous trouvent pas. Comme ça, Noël ne serait jamais fini.

Comme chaque année, Maman et ma tante Gisèle avaient organisé un concours. C'est une tradition dans ma famille. Chaque Noël, on vote pour les meilleurs sandwichs pas d'croûte ou le cadeau le plus original. Maman trouve ça bien important, ce concours-là. Je ne sais pas trop pourquoi, vu qu'on ne gagne même pas de prix… En tout cas.

L'an dernier, c'est mon oncle Denis qui a gagné le concours de la plus belle cravate avec son nœud papillon vert décoré de cannes de Noël. Maman n'a pas arrêté de dire qu'un nœud papillon, ce n'est pas la même chose qu'une cravate et que c'était celle en corduroy rouge de Papa qui était la plus belle. Cette année, Maman voulait gagner.

Elle avait organisé un bal costumé. Après le souper, tout le monde allait se déguiser. On mettrait de la musique de Noël et on danserait dans le salon jusqu'à minuit. Maman avait pensé à son affaire. Elle serait la Vierge Marie ! Elle avait trouvé un châle bleu pareil comme celui de la petite figurine dans la crèche en dessous du sapin et Papa s'était fait pousser la barbe pour ressembler à saint Joseph. Mon petit frère Francis est encore un bébé, alors il est toujours un peu déguisé en p'tit Jésus. Valérie, elle, avait eu le droit de mettre son costume de princesse, à condition qu'elle dise qu'elle était la fée des étoiles, pour faire plus « Noël ».

Je trouvais que c'était une super bonne idée parce que ça voulait dire que je n'étais pas obligée de porter une robe et des collants en laine-qui-pique pendant toute la soirée. Et j'allais enfin pouvoir mettre mon déguisement de Robin ! C'est Grand-papa qui me l'a donné pour ma fête. J'ai eu 5 ans le 4 novembre et l'Halloween était déjà passée, alors Maman — même si elle aurait préféré que Grand-papa me donne un déguisement de Wonder Woman ou de Cyndi Lauper : des superhéros FILLES ! — m'avait promis que je pourrais mettre mon costume à Noël.

Mais ce n'est pas ça qui est arrivé… À cause de mon cousin Philippe-le-tannant. Il a passé la soirée à faire des niaiseries et à raconter que le père Noël n'existe pas. (C'est son voisin Jonathan qui a 8 ans qui lui a dit ça. C'est des menteries, c'est sûr !) Il disait que c'est les parents qui achètent les cadeaux de Noël et il a cherché partout dans la maison pour voir s'il y en avait de cachés. Il en a trouvé un en dessous du lit de mes parents, mais Maman a dit que c'était un cadeau pour sa collègue Johanne à la banque. Philippe avait quand même réussi à déchirer un bout d'emballage et j'ai vu que c'était un tourne-disque Fisher Price. La collègue de Maman a demandé la même chose que moi au père Noël.

Instantanés

On venait de mettre nos costumes et on attendait juste que mon oncle Denis finisse de se déguiser en bonhomme de neige avant de prendre des photos. Ma tante Gisèle trouvait que Philippe avait mangé trop de bûche de Noël puis qu'il était bien trop excité. Il fallait se dépêcher parce que, après ça, eux autres allaient faire un bout. Mon cousin, déguisé en Lucky Luke, était en train de se balancer sur la chaise berçante du salon en criant *« Huuue ! Cheval ! »* quand il a vomi toutes ses p'tites saucisses sur sa chemise. Il y avait aussi des morceaux de cerises au marasquin sur ses bottes de cowboy. Maman était juste à côté de lui et quand elle a voulu le lever pour l'amener aux toilettes, Philippe a encore vomi. Sur le beau châle bleu de Maman.

Maman est devenue rouge comme une tomate et elle a crié : *« Gisèle : va don' nettoyer ton p'tit tannant ! »* en cherchant une *napkin* pour s'essuyer. J'étais d'accord avec Maman : c'est vrai que mon cousin est tannant. Sauf qu'elle a ajouté, en me montrant du doigt : *« Toi, Marie-Pierre, prête ton costume de superhéros à ton cousin. Qu'il aille que'que chose à s'mettre pour la photo. Pis de toute façon, les superhéros, c'est des affaires de p'tits gars. »*

Quand le visage de Maman est de cette couleur-là, ça ne sert à rien de s'obstiner. Mais j'ai quand même dit : *« Pis moi ? Qu'est-ce que j'vais mettre ? »*

— *« Tu mettras ton déguisement de clown, là. Celui que t'as mis à l'Halloween. Pis dépêchez-vous, qu'on en finisse ! »*

Ça fait que c'est ça que j'ai fait. *« Pas de discussion. »* J'avais vraiment le goût de lui dire que ce n'est même pas un vrai costume de clown parce qu'il a des espèces d'oreilles de lapin au lieu d'un drôle de chapeau, mais je ne l'ai pas fait. Et puis en plus, ce n'est pas MON déguisement, c'est celui de ma sœur… En tout cas.

Finalement, c'est mon oncle Denis-le-bonhomme-de-neige qui a gagné le concours. Mon cousin Philippe s'est endormi sur le divan et on n'a pas pu se cacher en dessous des manteaux. Ma tante Gisèle a dit qu'il n'y aura pas de bal costumé chez elle l'année prochaine, *« c'est ben certain »*. Mais si jamais elle change d'idée, moi, je sais déjà comment me déguiser. En Batman !

Le Devoir

ASTRONOMIE

Une pionnière américaine rend l'âme

Vera Rubin a mis en évidence l'existence de la matière noire

New York — L'astronome américaine Vera Rubin, qui avait mis en évidence l'existence de la matière noire, l'un des grands mystères de l'Univers, est morte dimanche à Princeton, à l'âge de 88 ans.

« Vera Rubin était un trésor national en sa qualité d'astronome accomplie et un formidable exemple pour les jeunes scientifiques », a commenté le président de la Carnegie Institution for Science, Matthew Scott, dans le communiqué publié lundi.

Embauchée par le Département de magnétisme terrestre de l'institut en 1965, Vera Rubin s'est rapidement intéressée aux mouvements des galaxies et à leur rotation.

Au fil de ses recherches avec son collègue Kent Ford, elle s'est aperçue qu'au sein des galaxies qu'elle a pu étudier la vitesse des étoiles n'obéissait pas strictement aux lois de la gravité.

Elle en a déduit la présence d'une masse invisible à l'observation, la matière noire, qui représente 90 % de l'univers.

La théorie de la matière noire avait déjà été présentée par l'astrophysicien suisse Fritz Zwicky en 1933, mais la chercheuse américaine en a confirmé l'existence.

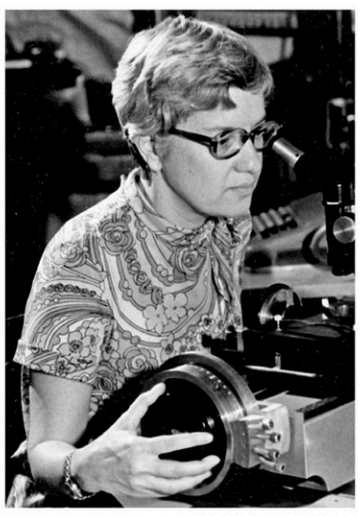
Pour les femmes

Écartée par le prestigieux programme d'astronomie de l'Université de Princeton, qui n'acceptait que des hommes, avant d'être finalement diplômée de l'Université de Cornell, puis de Georgetown, Vera Rubin aura été une ardente défenseuse de la cause des femmes.

Elle fut notamment la première femme à avoir accès à l'observatoire de Palomar, en Californie, en 1965.

En 1993, elle avait été décorée de la médaille des sciences par le président Bill Clinton.

Agence France-Presse



ASSOCIATED PRESS

Vera Rubin à Washington dans les années 1970

TEMPS LIBRE

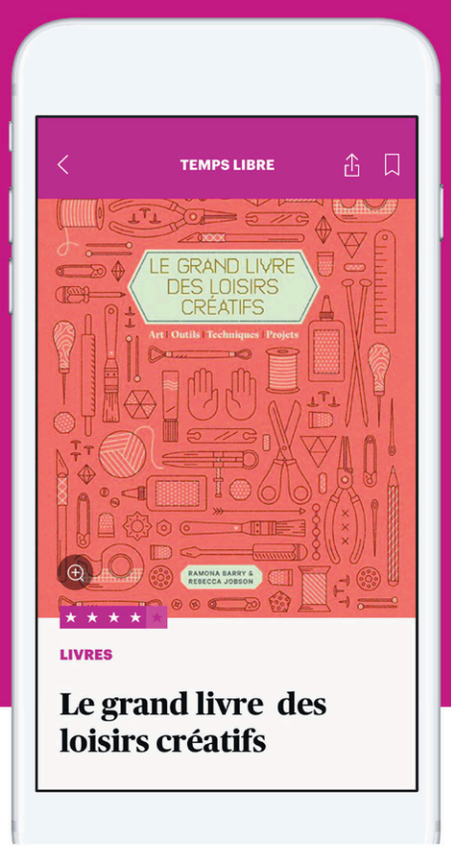
Resto, films, musique, livres, vins…

Trouvez l'inspiration dans l'application du Devoir.

Téléchargez gratuitement la nouvelle application du Devoir et profitez d'un accès illimité jusqu'au 1er mars.

Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google Play

OFFERTE PAR FONDS de solidarité FTQ



COLOMBIE-BRITANNIQUE

Des chercheurs découvrent un champ de pommes de terre vieux de 4000 ans

Il s'agit d'une « première preuve » de l'existence de potagers cultivés par des tribus autochtones il y a près de quatre millénaires

Ottawa — Des restes de pomme de terre découverts sur la côte pacifique du Canada sont la *« première preuve »* que les populations autochtones d'Amérique du Nord cultivaient déjà des potagers il y a presque quatre millénaires.

Le champ de tubercules, découvert sur les terres ancestrales de la tribu Katzie, devenues aujourd'hui la Colombie-Britannique, est la *« première preuve »* de jardinage par les tribus de chasseurs-cueilleurs de la région pendant cette période, selon une étude publiée dans l'édition de décembre du journal *Science Advances*.

Les auteurs de cette étude, menée par Tanja Hoffmann et des archéologues de l'Université Simon Fraser, ont conclu que les populations autochtones de la région du nord-ouest pacifique avaient aménagé des zones marécageuses pour augmenter la production de ces plantes alimentaires sauvages.

La tribu locale a vraisemblablement installé des pierres pour délimiter la culture et favoriser la pousse des wapatos, l'équivalent des pommes de terre d'aujourd'hui.

L'équivalent antique de la pomme de terre était une importante source de féculents pendant les mois d'hiver

Les chercheurs ont également découvert 150 fragments d'outils durcis par le feu sur le site d'excavation, qu'ils pensent être le bout de bâtons servant à travailler la terre.

« Patates indiennes »

L'équivalent antique de la pomme de terre, qui poussait entre octobre et février, était pour les tribus autochtones une importante source de féculents pendant les mois d'hiver. Les fouilles ont mis au jour 3768 wapatos, également appelées *« patates indiennes »*.

« Les restes que nous avons retrouvés étaient brun foncé ou noircis, et bien que seule la surface extérieure ait survécu sur la plupart des spécimens, certains contenaient également de la pulpe à l'intérieur », mentionne l'étude.

Agence France-Presse

SOCIÉTÉ



SOURCE ONF

Le grand chef italien Massimo Bottura a eu une idée folle, sur fond de lutte contre le gaspillage alimentaire : ouvrir un réfectoire pour les gens qui ne mangent pas à leur faim.

Des chefs étoilés s'unissent pour les plus démunis

Le *Théâtre de la vie* raconte la participation de 60 toques du monde à un projet de lutte contre la faim

ISABELLE PARÉ

La recette était simple, mais il fallait y penser. Prenez un chef étoilé, habitué à cuisiner pour les grands de ce monde. Offrez-lui de mettre sa toque et celle d'autres cordons-bleus au service des plus déshérités. Ajoutez des aliments détournés des poubelles d'une Exposition universelle et voilà la table mise pour une formidable expérience humaine et culinaire.

Arrivé en salle juste avant Noël, *Théâtre de la vie*, documentaire humaniste réalisé par Peter Svatek, immortalise cette improbable rencontre entre les plus grandes toques du monde et les mal-aimés de la ville de Milan, survenue en marge de l'Expo universelle de 2015.

À l'époque, l'Europe tout entière vit les premières heures de la crise des migrants. Tenue sous le thème « Nourrir la planète », l'exposition inspire au grand chef Massimo Bottura une idée folle, sur fond de lutte contre le gaspillage alimentaire : celle de rassembler 60 des plus grands chefs du monde pour transformer en soupe populaire les aliments détournés des poubelles de l'événement mondial.



SOURCE ONF

Les chefs ont fait le pari de tirer le meilleur des surplus alimentaires.

Un Théâtre de la vie

Avec l'aide du Vatican et de Don Giuliano, un prêtre hors du commun, il mettra à contribution non seulement ces chefs venus des quatre coins du globe, mais aussi des designers et des architectes pour loger sa tablée de démunis dans un théâtre désaffecté du quartier Greco, le plus pauvre de Milan. Rebaptisé le *Reffetorio Ambrosiano*, ce théâtre deviendra vite celui de tous les espoirs, de vies reconstruites grâce à des bouts de ficelle, quelques coups de pouce et des oreilles bienveillantes.

« Je ne suis pas un foodie. *Ce qui m'a attiré dans ce projet, c'est d'abord la rencontre de deux mondes, de* superstars *de la cuisine avec ceux qui n'ont rien du tout. Je voulais assister à cette rencontre et la documenter »*, raconte Peter Svatek, réalisateur du *Théâtre de la vie*.

Plus qu'une simple visite en cuisine, le documentaire capte le choc des cultures, témoigne de la réalité d'ex-prostituées, d'ex-toxicomanes, de handicapés, de réfugiés qui errent chaque jour à la recherche d'un toit, d'un repas, d'un sens à donner à leur vie.

« Nous avons vite réalisé que ce projet touchait à des choses beaucoup plus profondes que le seul gaspillage alimentaire. La vie a repris possession de ce théâtre et le film est devenu l'histoire de ces personnes plus qu'un film autour de Bottura. Le Théâtre est devenu plus qu'un lieu pour se nourrir, mais un espace de communion », explique Svatek.

À table

Autour de grandes tables de réfectoire, ce théâtre ouvre tour à tour une fenêtre sur la vie de Steffi, sans-abri depuis toujours, de Christiania, réfugiée nigériane arrivée sur un rafiot pneumatique, et de son bébé et de Fatoung Dieng, Sénégalaise pourchassée et menacée de mort du seul fait d'être née handicapée. Et aussi sur celle de Ferraz, réfugié jordanien immigré en Italie encore enfant, mais toujours sans toit où poser son sac, où trouver répit.

Autour de ces âmes écorchées gravitent Massimo Bottura et ses mentors, dont les chefs Ferran Adrià du El Bulli de Gérone, Alain Ducasse de l'Hôtel de Paris, et René Redzepi du Noma de Copenhague, venus mettre leur savoir-faire à profit pour transformer en festin les restants de pain séché, de sorbets, de fruits et de légumes amochés récupérés des dizaines de pavillons et d'autres sites de restauration de la ville. *« Et si on cuisinait pour des gens qui ne savent pas qui nous sommes ? Quand j'étais petit, je me régalais d'un bol de lait sucré et de croûtons de pain sec trempé. Le pain rassis de la veille peut valoir de l'or pour tant de gens. Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? »* lance Bottura.

> ***« Ferran nous a montré qu'avec des miettes de pain ou des croûtes de parmesan, on peut transmettre bien plus d'émotions qu'avec du caviar »***
>
> **Massimo Bottura, chef de l'Osteria Francescana de Modène**

Partir de rien

En tâchant de tirer le meilleur de ces surplus alimentaires, Bottura comme Ducasse ou Redzepi rappellent que la cuisine traditionnelle faisait le plein de ces aliments sur lesquels bien des chefs lèvent aujourd'hui le nez. *« Ferran nous a montré qu'avec des miettes de pain ou des croûtes de parmesan, on peut transmettre bien plus d'émotions qu'avec du caviar »*, soutient Bottura.

« Quand on regarde beaucoup de plats traditionnels, ils sont toujours créés par nécessité, souvent à partir de restes que les gens n'utilisaient pas », rappelle Daniel Humm, chef du Eleven Madison Park à Manhattan.

Travailler avec des restes pousse les chefs à rivaliser d'ingéniosité pour mousser tant le goût que les qualités nutritives de denrées plus qu'ordinaires, insiste Virgilio Martinez, chef au Central Restaurante à Lima.

Et ça sent bon le pain grillé au Théâtre de la vie, alors que sautent dans la poêle croûtons, oignons, fenouil, curcuma et un peu d'eau. Fruits tropicaux, sorbets arrivés à leur date de péremption, lait et jus vont finir en desserts. Derrière les fourneaux, on retrouve aussi Dave Hertz, fondateur de Gastromotiva, un organisme brésilien de réinsertion sociale et de cuisine collective qui ne travaille qu'avec des aliments réchappés des bennes. Hertz met la main à un pain aux pommes et un chutney fait de pelures de bananes.

« C'est bon, mais j'en aurais pris plus ! » lance un des convives de cette tablée, qui prend des airs de rituel religieux.

Que du gâteau

De son côté, René Redzepi, chef du Noma de Copenhague, sacré plusieurs fois meilleure table au monde, amalgame à la main une compote de pétales de roses sauvages à des fruits de la passion réduits en purée. Son restaurant, dit-il, sera bientôt constitué de deux parties, l'une pour servir les clients, et l'autre pour accueillir une soupe populaire.

« Faire un gâteau chaque mois pour les plus démunis pour un restaurant, ce n'est pas difficile. Tout restaurant peut faire cela. Peut-être parce que mon père était un immigrant albanais, sans le sou, venu vivre au Danemark, je comprends cela. Pour les réfugiés, c'est encore pire. Ils ont vraiment besoin d'un gâteau », lance le chef interrogé dans le documentaire.

Jeremy Charles, du Raymonds de Saint-Jean à Terre-Neuve, et John Winter Russell, du Candide à Montréal, viennent mettre la main à la pâte de ce projet philanthropique. *« On utilise les noyaux de prunes infusés pour donner du goût au gelato. Le pain de la veille, on peut le moudre et l'ajouter au gâteau pour servir de liaison. Moitié pain moulu et moitié farine »*, explique ce dernier.

Cuisiner éthique

Pour Massimo Bottura, qui a voulu faire du *Reffeterio Ambrosiano* un projet permanent, c'est toute la conception du milieu culinaire et de l'alimentation dans le monde qui est appelée à changer. *« La cuisine du futur ne doit pas servir qu'aux gens de l'élite. On ne doit pas utiliser nos compétences que pour des plats qui relèvent de l'esthétique, mais pour des plats qui relèvent de l'éthique »*, insiste le chef, qui a depuis créé Food for Soul, un organisme destiné à soutenir les soupes populaires dans le monde.

« Ces repas ne changent peut-être rien à la faim dans le monde et au gaspillage alimentaire, ajoute le réalisateur, *mais pour chacune des personnes qui y ont trouvé refuge et qui sont venues s'y rassasier, ce fut une expérience marquante dans leur vie. »*

Le rêve de Bottura relève peut-être de l'utopie, mais pour les pauvres de Milan, la table est maintenant toujours mise au Reffetorio Ambrosiano. Et il n'y a pas de miettes.

Le Devoir

THÉÂTRE DE LA VIE,
CONTRER LE GASPILLAGE, COMBLER LA FAIM
Peter Svatek, ONF, 2016, 94 minutes
En salle à travers le Canada

ÉDITORIAL

VIE MUNICIPALE

Félins furtifs et fonctionnaires féroces

Rien ne symbolise mieux les difficultés de l'administration Coderre que le règlement sur le contrôle des animaux, adopté cet automne. Retour sur un feuilleton rocambolesque.

Le Devoir a dit tout le mal qu'il pensait des chiens de type pitbull. Les Montréalais n'ont pas à tolérer dans l'espace public ces races indésirables de chiens de combat, réputées pour leur propension à attaquer et même tuer des êtres humains sans la moindre provocation. Même s'il est imparfait, le règlement municipal adopté par la Ville de Montréal a sa raison d'être.

Le règlement permettra de sauver des vies, et il évitera que des enfants soient défigurés en toute impunité par des molosses indomptables. L'administration Coderre a raison de vouloir éliminer graduellement la présence de chiens de type pitbull sur son territoire et d'exiger que les propriétaires se soumettent à des contrôles plus stricts, afin que les chiens soient enregistrés, vaccinés et muselés. Cela tombe sous le sens. C'est la solution du moindre mal, à défaut de pouvoir agir sur l'irresponsabilité des propriétaires de chiens qui considèrent l'agressivité de « toutou » comme une vertu.



BRIAN MYLES

Depuis que la validité du règlement a été confirmée par la Cour d'appel, la Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux (SPCA) se livre à un chantage éhonté. À la fin du mois de mars, l'organisme cessera de s'occuper des chiens de neuf arrondissements de Montréal, en guise de protestation contre l'adoption du règlement. Il s'agit d'une mesure draconienne, alors qu'il existe une autre avenue dans une société de droit : poursuivre la contestation devant les tribunaux.

La SPCA n'est pas un lobby comme les autres. L'organisme assume, par contrat, des responsabilités normalement dévolues à une municipalité en matière de contrôle animalier. Dans le dossier des chiens de type pitbull, la SPCA fait peu de cas des conséquences de son activisme sur l'organisation des services à Montréal. Elle fait passer le bien-être et l'intérêt animal, qui constituent le cœur de sa mission, avant la sécurité des Montréalais, dont les élus municipaux sont les ultimes garants.

Dans ces circonstances, on comprend pourquoi la Ville de Montréal veut se doter d'une fourrière, en principe en 2018. Les Montréalais ne peuvent pas compter sur la SPCA ni le Berger blanc (un organisme montré du doigt pour le mauvais traitement des animaux par le passé) pour assurer la prestation d'un service public.

Il est tout à fait souhaitable, voire sain dans une démocratie, de compter sur des organisations de défense des droits des animaux. Seulement, leur militantisme ne fait pas bon ménage avec la prestation de services publics.

Les chiens ne sont pas les seules victimes du règlement sur le contrôle des animaux. Dans une décision sans queue ni tête, l'administration Coderre a décidé de frapper aussi sur les chats. Ce libertaire sans attache, volage et farouchement libre devra lui aussi porter sa médaille. Jusque-là, rien à redire. Toutefois, le chat pris en flagrant délit de flânerie sur le terrain d'un voisin sera traité comme un indésirable. Les chats de Montréal, voyez-vous, devront apprendre à rester sur leur terrain, sous peine d'une amende de 500 $ à 750 $. Quel fonctionnaire féroce — à défaut d'un autre qualificatif moins poli — a pu s'imaginer un seul instant que ces créatures, déifiées dans l'Égypte pharaonique, allaient s'abaisser à respecter la réglementation municipale de simples mortels ?

La propriétaire de la Clinique vétérinaire du Plateau Mont-Royal y est allée d'une remarque savoureuse au sujet de ce règlement. « *C'est clair que le territoire de chasse du chat est déterminé par le chat et non pas le service des cadastres de la Ville de Montréal* », a-t-elle dit.

Cette section du règlement, sortie de nulle part, vient apporter un remède pressant à un mal inexistant. Contrairement au chien fou qui mord, tue ou défigure, le chat qui se prélasse chez le voisin ne représente pas une menace. Qu'on le laisse dormir, et la sécurité du public sera assurée.

La vie municipale est parfois une enfilade de complots de salon et de pantalonnades dont le règlement « antichat » est une belle illustration. Le « dossier » des chats n'a fait l'objet d'aucun débat de société cette année, et pourtant, les félins sont tombés dans le même filet réglementaire que les pitbulls.

Espérons que le « gros bon sens », la vertu préférée du maire Denis Coderre, reprenne ses droits en 2017. Un chat n'est pas un pitbull.

LE DEVOIR
FONDÉ PAR HENRI BOURASSA LE 10 JANVIER 1910 › FAIS CE QUE DOIS !
Directeur BRIAN MYLES
Rédactrice en chef LUCE JULIEN
Vice-présidente du développement CHRISTIANNE BENJAMIN
Vice-président des ventes publicitaires MARK DROUIN
Directeur des finances STÉPHANE ROGER
Directrice de l'information MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
Directeur de l'information numérique FLORENT DAUDENS
Adjoints PAUL CAUCHON, JEAN-FRANÇOIS NADEAU, DOMINIQUE RENY, LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
Directeur artistique CHRISTIAN TIFFET
Directeur de la production CHRISTIAN GOULET



LETTRES

Corneau injustement snobée par le Québec

J'ai connu Joanne Corneau lorsque nous vivions nos premiers instants de création dans nos ateliers respectifs, il y a de cela 35 années. Déjà, la peinture était sa raison d'être et son but était de la partager avec le monde entier. Il n'y avait pas de frontière pour elle.

Johanne partageait le succès des autres avec autant d'enthousiasme que le sien. Généreuse et passionnée. Une artiste à part. Déjà, Johanne dessinait et peignait le corps et le visage humain avec fougue et sensualité.

Elle vivait en osmose avec ses personnages. Ses premières expos furent remarquées et son public était ému par ces personnages si percutants. Beaucoup, ses admirateurs et bientôt les gens de partout étaient émus et se retrouvaient dans ces gestes fougueux et presque vivants. On la confondait facilement avec ses œuvres, dans lesquelles elle projetait une force inouïe. Sa peinture était son image. Ses admirateurs l'adoraient, elle devint presque une idole.

Mais le monde de l'art du Québec n'avait rien à foutre d'une œuvre de sensibilité, de sexualité et souvent de vulgarité qui rejoignait tant d'amateurs. On aimait mieux la merde d'éléphant de Damien Hirst qui était plus « songée ». Une œuvre d'art devait s'adresser à l'intellect et non aux émotions. L'artiste devait être référentiel, s'appuyer sur un concept à des lieues de l'émotion pure.

Oui, l'émotion et la recherche de la beauté n'ont rien à foutre dans le monde aseptisé de l'art au Québec. L'émotion et l'art, une notion sans intérêt et d'un autre siècle. De voir une artiste comme Corneau réussir à créer un engouement aussi fort chez les amateurs d'art à travers le monde était suspicieux et surtout pas digne de mention. Mais l'art n'est pas qu'une orientation, un seul concept. L'art est aussi entre autres une émotion qui a pour but la communication, sinon quelle inutilité !

Oui, le monde de l'art du Québec devrait sincèrement réfléchir devant trente années d'un jugement aussi biaisé et teinté de snobisme.

Danièle Rochon
Artiste peintre
Le 23 décembre 2016

Quels genres d'élèves forme-t-on au juste ?

Jeune, évidemment, et plein d'illusions, évidemment, je suis devenu professeur au secondaire et, évidemment, la vie allait se charger de me ramener dans le réel.

Ma désillusion m'est apparue quand j'ai réalisé ce que la société attendait de moi. Je n'étais pas là pour travailler à la formation de l'homme de demain. Ou plutôt si, mais pas comme je l'avais imaginé pendant mes années d'études à l'école normale.

Mon rôle dans la pièce était de dresser la bête pour qu'elle devienne monnayable, qu'elle ait une valeur exploitable sur le marché de l'emploi. Aujourd'hui, on dirait formater la personnalité.

À l'époque, car cela fait déjà 47 ans, je me voyais comme un sergent-major qui devait casser des recrues. Mais ce n'est qu'en écoutant récemment un philosophe (Jean-Claude Michéa) parler de l'enseignement de l'ignorance que j'ai compris. Il fallait occuper ce petit monde, les préparer à vivre ensemble des vies de dominés.

Aldous Huxley dans *Le meilleur des mondes* fait une classification des humains allant des Alfas (A) aux… Epsilon (E), la caste la plus basse. Dernier prof arrivé pour les derniers. J'étais un syndiqué du secteur public. Est-ce que j'avais la couenne assez épaisse pour faire les 35 ans avant la retraite ?

Heureusement, j'ai pu m'évader par des chemins de travers. Et ces enfants qui sont maintenant devenus des quadragénaires avancés sont en passe d'être remplacés par des robots avec plein de bras. Mais tout cela était-il déjà écrit dans le ciel ? Je me le demande.

Jean-Eudes Lavoie
Le 23 décembre 2016

LIBRE OPINION

Éducation et conformisme : résistons à la tentation d'abandonner

JEAN-SÉBASTIEN MARSOLAIS
Étudiant à la maîtrise en politique appliquée à l'Université de Sherbrooke

Le texte de Marie-Michèle Sioui *« "1984" ne fait plus peur aux jeunes »* (*Le Devoir*, 17 décembre) tire la sonnette d'alarme : les jeunes du secondaire seraient plus conformistes que jamais, obéissant de manière obtuse à des exigences de performance et se désintéressant du maintien des libertés civiles. De plus, ils se ficheraient de plus en plus d'acquérir une culture générale jugée inutile dans une perspective utilitaire de courte vue limitée uniquement à l'obsession du débouché à l'emploi. L'article souligne l'impuissance d'un enseignant face à ce phénomène et laisse le lecteur sur une impression de désespoir.

Mon expérience me mène à penser un peu autrement. Je suis tuteur depuis quelques années auprès de jeunes du cégep ou du secondaire que j'aide en diverses matières : français, mathématique, histoire, etc. Entendons-nous tout de suite : mon travail ne me met pas en contact avec les premiers de classe, mais bien plus souvent avec les élèves qui ont des difficultés. Il est certain que je constate un certain conformisme, voire une certaine incuriosité primaire chez plusieurs d'entre eux. Mais quoi de plus banal pour des adolescents dont la personnalité est en construction ?

L'école secondaire me semble avoir toujours été le lieu de la dictature du conformisme et de l'obsession désespérée de la perfection. C'est le souvenir que j'en garde, du moins. En cela, *nihil novi sub sole* ! (Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.) Cependant, je vois aussi chez les élèves que je côtoie une immense curiosité qui ne demande qu'à être développée et nourrie. À titre d'exemple, j'ai déjà eu une conversation passionnante avec une élève de 15 ans sur le concept d'ipséité ; j'ai aussi, avec un garçon de 14 ans, entamé une discussion sur le passage du féodalisme à la monarchie absolue. Ne nous trompons pas : au-delà du conformisme, les jeunes sont pour la plupart d'énormes *demandeurs* d'éducation.

Je vois chez les élèves que je côtoie une immense curiosité qui ne demande qu'à être développée et nourrie

Entrevoir les autres mondes

Bien sûr, la curiosité est un muscle : plus on l'utilise, plus elle s'aiguise. Au départ, il peut certainement être difficile de percer la carapace de l'indifférence. Mais c'est une grave erreur que de laisser nos jeunes à la seule idéologie utilitaire où l'école est uniquement perçue comme une gigantesque machine à former des travailleurs. Il y a tout un discours qui vise à réduire l'homme à une fonction dans la société, comme un rouage dans une machine, et à n'entretenir que des relations utilitaires à lui-même, aux autres, au monde et aux choses. Mais personne n'est réellement un être unidimensionnel, et je crois que le rôle de l'école se trouve précisément là : aider les élèves à sortir du conformisme dans lequel ils baignent pour leur faire entrevoir les autres mondes possibles.

Cynthia Fleury, une philosophe et psychanalyste française, le dit bien dans son récent ouvrage *Les irremplaçables*, paru en 2015 : *« C'est là le travail de l'enseignant : ouvrir le temps, transformer cette simple heure en rencontre sensorielle, existentielle, informationnelle. Faire qu'en une heure, soudain, il s'est joué quelque chose d'autre, un début d'avènement mature, une envie de destin, un désir de soi, pas nécessairement en termes de vocation, mais en termes de rencontre. »*

Ne pas abandonner

L'éducation, c'est aller à la rencontre des mondes jusqu'alors inconnus. Et les maîtres sont là pour aider les élèves à franchir l'effort nécessaire pour accéder à cette rencontre. Pour ma part, j'ai eu la chance de rencontrer de tels mentors sur mon parcours scolaire, des personnes qui alliaient passion, exigence et accompagnement, et j'en suis éternellement reconnaissant.

C'est ainsi que l'éducation est une lutte. Elle l'a toujours été. Une lutte contre l'ignorance, contre le conformisme, contre les préjugés, contre la paresse intellectuelle. Elle est une lutte pour que nos jeunes deviennent des citoyens qui savent se situer dans le temps et l'espace, qui possèdent des points de référence pour évoluer dans le monde.

C'est pourquoi les enseignants ne doivent jamais abandonner. Ils ne doivent jamais abandonner la jeunesse qu'ils ont devant eux. Ils ne doivent jamais en rester au scandale de l'ignorance et de l'indifférence, mais toujours ébranler les esprits endormis. Ils ne doivent pas seulement déplorer l'usage envahissant et nivelant des réseaux sociaux, mais plutôt apprendre aux jeunes comment gérer de manière féconde et non destructrice leur relation à leurs appareils. Ils ne peuvent se permettre de présenter leur matière de manière froide et mécanique, mais ils doivent parler avec amour de ce qu'ils partagent avec leur auditoire.

Ils doivent aussi accepter de devoir se battre parfois contre les résistances de certains de leurs élèves. Après tout, ce qui vaut la peine d'être appris se trouve généralement hors de notre zone de confort, et devenir un individu et un citoyen accompli n'est jamais chose facile.

Profs, face au conformisme et à l'incuriosité, n'abandonnez pas, on a besoin de vous !

IDÉES

Plaidoyer pour un cours d'ECR 2.0

Le vrai visage du cours Éthique et culture religieuse n'est pas celui qu'on présente

MARTIN DUBREUIL
SYLVIE BEAUDOIN
Enseignant et enseignante du cours Éthique et culture religieuse

En 2016, après la parution de l'ouvrage collectif *La face cachée du cours Éthique et culture religieuse* (Leméac), les opposants au programme ECR ont multiplié les sorties médiatiques pour demander que ce cours soit revu ou carrément retiré des écoles du Québec.

Plus de soixante-dix signataires, parmi lesquels des enseignants du primaire et du secondaire ainsi que des universitaires, tiennent ici à se faire entendre sur cette question. Nous sommes évidemment en faveur du cours. Par ailleurs, nous sommes parfaitement conscients que des aménagements doivent y être apportés.

Voici donc notre plaidoyer «pour» un cours d'ECR 2.0 qui prend en compte les objections que l'on y fait.

Contre La religion devrait être oubliée et «enterrée»; elle n'a pas sa place dans une société laïque.

Pour Les faits parlent d'eux-mêmes: la religion façonne la vie de milliards de personnes — 84% de la population mondiale se dit croyante —, le phénomène religieux existe, que l'on soit pour ou contre. En 2016, comme l'affirme le philosophe français Roger-Pol Droit, la culture religieuse est indispensable. Pour lui, il faut *«avoir, sur toutes ces questions, des points de repère. Pour la "culture générale" et la compréhension des œuvres d'art. Pour la vie quotidienne* […]. *Dans tous les pays, à présent, voisinent des gens de croyances différentes, qui doivent apprendre à se connaître»*.

Contre Le cours ECR est une sorte de catéchèse des religions et valorise le fait d'appartenir à une religion.

Pour L'approche du cours ECR du phénomène religieux est culturelle, non catéchétique et se fait sans aucun prosélytisme. Elle se veut également respectueuse des croyances qui composent nos sociétés. De plus, la posture de l'enseignant prescrite par le programme est la neutralité, tant que les propos ou les comportements des élèves ne contreviennent pas aux valeurs québécoises mentionnées plus loin.

Contre Le cours ne parle pas suffisamment des athées, des agnostiques et des visions séculières.

Pour Même si le programme le permet déjà au secondaire et que beaucoup d'enseignants d'ECR expliquent la pensée de Sartre, d'Épicure, de Kant et de Mill pour ne nommer que ceux-là, nous sommes aussi d'avis qu'il faut donner à l'athéisme et aux autres visions séculières du monde la place qui leur revient de droit, même au primaire.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La posture de l'enseignant prescrite par le programme est la neutralité, tant que les propos ou les comportements des élèves ne contreviennent pas aux valeurs québécoises.

Contre Ce cours ne permet pas de poser un regard critique sur le religieux.

Pour Le programme le permet déjà au secondaire. Ainsi, sur le terrain, déjà bon nombre d'enseignants posent un regard critique sur les comportements promus par les religions qui vont à l'encontre de valeurs québécoises telles que l'égalité des sexes, la primauté du droit, la non-violence, la séparation des Églises et de l'État, pour ne nommer que celles-là. Nous croyons qu'il serait tout de même nécessaire que le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur (MEES) étende l'application de ce regard critique à tous les cycles. Ce cours, fondé sur des approches religiologique, sociologique, phénoménologique, anthropologique et historique, peut et doit permettre de poser un regard critique. En ce sens, il peut contribuer à tenter d'empêcher toute forme de radicalisme religieux.

L'automne dernier, à Québec, lors de la conférence internationale sur la radicalisation organisée par l'UNESCO, plus de 250 expertes et experts se sont entendus pour reconnaître l'importance d'offrir un cours commun et obligatoire sur la religion comme objet de savoirs. Réduire la religion à un phénomène historique, comme certains voudraient le faire en déplaçant le volet «culture religieuse» dans les cours d'histoire, serait se priver d'une compréhension beaucoup plus large du phénomène religieux, notamment dans ses dimensions culturelles, éthiques et expérientielles. Les enseignantes et enseignants d'ECR ont justement développé une expertise dans ce domaine. Ainsi, on se retrouverait avec la situation absurde où des enseignantes et enseignants formés adéquatement pour enseigner la religion ne le feraient plus dans leur champ disciplinaire, alors que des enseignantes et enseignants peu ou non formés sur la religion auraient à l'intégrer artificiellement à leur discipline.

Enfin, pour les croyants qui s'inquiètent d'une approche critique des religions, Michel Schleifer montre que ces approches critiques du religieux ne conduisent pas pour autant les enfants à rejeter leurs croyances religieuses (*Science et religion en éducation — comment répondre aux questions des enfants*, 2009, PUQ).

Contre Les manuels d'ECR contiennent des images stéréotypées des femmes, des autochtones et des croyants, et participent au maintien de l'inégalité entre les hommes et les femmes.

Pour Les manuels d'ECR ou les cahiers d'activités, même approuvés par le MEES, ne sont pas le programme lui-même. Si des manuels comportent certaines faiblesses, il faut les réviser. Leur accorder toute l'importance est réducteur. Mais surtout, l'ECR vise justement à combattre les préjugés et les stéréotypes qui affligent l'ensemble des personnes et des groupes marginalisés. Encore une fois, dans les classes, c'est ce travail qui est accompli par les enseignants. Oui, nous devons parler davantage, entre autres, de sexisme et de racisme systémique.

Enfin, nous demandons que l'ensemble des écoles et leur direction respectent les heures devant être consacrées au programme et qu'elles confient l'ECR à des enseignantes et enseignants qualifiés en la matière et non plus à des enseignants parfois sans formation dans le domaine. Cette pratique, trop souvent constatée, peut avoir pour effet d'affaiblir la qualité et la crédibilité du cours.

Cette lettre est cosignée par 76 autres enseignants du primaire, du secondaire ainsi que des professeurs d'université. La liste complète se trouve sur nos plateformes numériques.

Le retour intempestif du religieux

JACQUES GODBOUT
Cinéaste et écrivain

DES IDÉES EN REVUES

Le Devoir offre un espace aux artisans d'un périodique. Cette semaine, nous vous proposons un extrait du dernier numéro de la revue *L'Inconvénient* (hiver 2016-2017, nº 67, *inconvenient.ca*).



Après avoir fait abolir, en 1875, le ministère de l'Éducation, les évêques de l'Église catholique s'emparaient de l'enseignement au Québec, toutes Lumières éteintes. Cette hégémonie a tenu plus de cent ans. En 1961, le Mouvement laïque de langue française (MLF) réclamait à nouveau un ministère de l'Éducation, qui fut créé trois ans plus tard, et l'abrogation des commissions scolaires confessionnelles, qui ne disparurent que près de quarante ans plus tard, en 1998. Si les structures scolaires sont désormais linguistiques, le ministère de l'Éducation semble par contre toujours au service d'un consensus ecclésial. J'en veux pour preuve ce programme d'Éthique et culture religieuse (ECR) approuvé par le ministre et auquel je me suis heurté récemment.

Nous avons le bonheur de compter un arrière-petit-fils de huit ans, qui se préparait à entrer dans le système scolaire public en troisième année. Nous souhaitions l'aider dans sa démarche. Pour ce faire, nous avons acquis en librairie *Toute ma deuxième année* de Colette Laberge, parmi les ouvrages «conformes au programme du ministère de l'Éducation». Ce cahier traite du français, des mathématiques, de l'anglais, des sciences et enfin d'éthique et de culture religieuse respectant les objectifs du ministère: réfléchir sur des questions éthiques, développer une compréhension du phénomène religieux et pratiquer le dialogue. […]

J'ouvre à la page 357 la première leçon, intitulée «Tes ami(e)s et leur religion». J'explique d'emblée à mon jeune élève que tous ne croient pas au même Dieu, qu'il existe des groupes de croyants qui donnent aux dieux différents noms. *«Mais c'est fou! Dieu n'existe pas!»* me lance-t-il en me regardant avec pitié. Quentin est un garçon qui exige des réponses rationnelles. Nous sommes mal partis.

Pourquoi en effet Quentin doit-il se préoccuper de la religion de ses camarades? Pour faire du profilage religieux? Est-ce que la foi n'est pas du domaine privé? Ne serait-il pas plus utile et sage, la classe réunissant des enfants d'origines diverses, de parler de géographie humaine? Après avoir recensé la religion de ses camarades, suggère le cahier d'exercices, l'élève doit colorier un tableau graphique du nombre d'enfants qui sont de religion catholique, juive, protestante, islamique, hindoue, bouddhiste et autre (sic), et indiquer le nom de la fête la plus importante de ces religions. On voit le jupon idéologique: Quentin ne pratique pas une AUTRE religion, il n'en pratique AUCUNE!

L'école publique du Québec est laïque et neutre en apparence, mais au nom du vivre-ensemble elle assure que tous les enfants se présentent sous leurs dénominations (religieuses) diverses. À chacun(e) son étiquette, Quentin appartient donc à la catégorie «autre». C'est cet autre, agnostique ou athée, qui n'a toujours pas sa place au Québec. Les commissions scolaires sont peut-être non confessionnelles, mais visiblement les sacristains n'ont pas abandonné: la religion est revenue par le soupirail d'ECR.

Pendant tous ces jours où Quentin et moi avons abordé le cours d'ECR, des milliers d'enseignants se retrouvaient devant leurs classes avec pareils exercices. Je serais curieux de savoir qui évalue ces démarches. La toute dernière leçon du cahier porte sur les cinq piliers de l'islam: la foi, la charité, la prière, le jeûne, le pèlerinage à La Mecque. Pas un mot de la charia. Pour faire court, l'Europe et la chrétienté se sont construites contre l'islam, mon cher Quentin, et si le terrorisme t'inquiète, on t'expliquera qu'il y a de bons musulmans et de méchants islamistes.

Au fond, peu importe ce que nous dirons du cours d'Éthique et culture religieuse, ni le ministère de l'Éducation ni même le Conseil supérieur de l'éducation n'en modifieront le contenu et les objectifs. Ce cours a été conçu dans un esprit œcuménique inspiré de Jean XXIII, avec un pari inavoué en faveur de Rome, pourvu que l'on maintienne vivante la question religieuse à l'école. L'essentiel, pour les concepteurs d'ECR, est de préserver le religieux comme liant principal du vivre-ensemble. Des philosophes sont persuadés que si les enfants ignorent le religieux, c'en est fini de la culture occidentale, car on ne saurait comprendre le sens des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de la musique ou de la littérature des siècles chrétiens quand on a perdu la pratique de la foi. […]

Un cours de culture profane, d'histoire de l'art et de la littérature, et la fréquentation des salles de concert, des bibliothèques, des théâtres et des musées assureraient aux enfants québécois un tronc commun culturel plus intéressant que celui des pratiques religieuses. […]

Et pour parler de morale avec Quentin, j'aurais mieux fait d'utiliser les fables de Jean de La Fontaine. Elles offrent au moins trois vertus: une langue française impeccable, l'occasion de stimuler la mémoire, des leçons de comportement à débattre. J'avais espéré une école laïque, neutre vis-à-vis des religions, et je vois que la troisième génération de ma descendance québécoise se retrouve, dans ce cours d'éthique et de culture religieuse, avec un catéchisme qui ne veut pas dire son nom.

◆ ◆ ◆

Des commentaires ou des suggestions pour Des Idées en revues? Écrivez à arobitaille@ledevoir.com *et* dnoel@ledevoir.com.

Mon Noël créole

JEAN-BENOÎT NADEAU



Étant né un 20 décembre, mon temps des Fêtes a toujours commencé tôt. Mais depuis 2006, il débute un jour plus tôt, le 19 décembre, jour de l'adoption de mes filles jumelles — voilà dix ans.

Elles sont arrivées à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau, assises sur un porte-bagages poussé par leur escorte qui nous les ramenait d'Haïti. C'est comme ça que nous sommes devenus une famille.

Il y aurait un livre à écrire sur l'aventure de l'adoption, mais si je vous en parle ici, c'est à cause de sa composante linguistique. Car nos filles, à trois ans et demi, ne parlaient pas français, mais créole.

Des enfants qu'on adopte sont forcément en état de choc. Imaginez-vous parachuté en Ouzbékistan. Une grosse Ouzbek vous saisit et vous embrasse en criant: *«Mening qizim!»* Et le gros Ouzbek, qui vous tapote la tête en marmonnant: *«Xavotir olmang.»* Ils auront beau le redire sous tous les tons, vous ne comprendrez jamais que la grosse Ouzbek vous dit «ma fille» et que le gros Ouzbek ne cherche qu'à vous rassurer en vous disant de ne pas vous inquiéter.

Ce n'est que vers minuit, en entrant dans l'étrange duplex des deux «Ouzbeks de Rosemont», que la connexion s'est faite. Quand les jumelles ont vu leur petit lit avec un toutou dessus, elles ont tout de suite saisi leur toutou — et compris l'essentiel de ce que leur disaient les deux Ouzbeks.

Puis, quand est venu le moment de les coucher et de leur faire un câlin, j'ai cherché dans mon répertoire le bon terme. Bec? Bisou? Aucune réaction. C'est là que j'ai eu une inspiration: *«Donne-moi un ti-bo!»* La réaction ne s'est pas fait attendre.

Je remercie donc la Compagnie créole, et son classique *Ba moin en ti-bo,* de nous avoir aidés à briser la glace.

Ce fut donc mon Noël créole — un étrange Noël. D'abord, parce qu'il n'y a pas vraiment eu de Noël. Nous avions bien l'arbre de Noël traditionnel, mais cela ne signifiait rien pour les filles, qui avaient bien d'autres chats à fouetter, à commencer par le défi de se comprendre.

Heureusement, les passerelles entre le créole et le français sont nombreuses. Ces deux langues ont des grammaires totalement différentes, mais 80% du vocabulaire est compatible. Merci beaucoup, c'est *mèsi anpil* (de: en pile). Partager, c'est *pataje*.

Et comme le montre mon anecdote de la Compagnie créole, nous avons assez de réserve de compréhension passive pour y puiser. Il ne faut pas être sorcier pour piger qu'un *gwo machine*, c'est un gros camion.

Il faut quand même de l'oreille, car le créole a figé certains usages du parler français du XVII[e] siècle. Par exemple, le verbe tenir se dit *kenbe* (de *quiens bien*!). Mais il y a aussi là-dedans pas mal de termes africains, comme *marassa* (jumeaux dans le vocabulaire vaudou). Et l'anglais, bien sûr. Par exemple, j'ai été surpris d'entendre mes filles prendre un seau et l'appeler *ti-bokit* (de *bucket*).

Jargon de jumelles

Il faut dire que nos jumelles parlaient en fait deux langues: le créole, d'une part, mais également un jargon de jumelles — que les spécialistes appellent cryptophasie ou idioglossie (la nuance entre les deux m'échappe). Il nous faudra quelques semaines pour réaliser qu'elles alternaient constamment entre le créole et leur jargon, dont la sonorité devient très distincte quand on en a pris conscience.

Ce jargon de jumelles explique d'ailleurs leur réaction bizarre à l'anglais, langue maternelle de ma femme. Nous avions décidé de les élever dans les deux langues selon le système le plus simple: chaque parent parlerait aux enfants dans sa langue maternelle.

Mais lorsque Julie a commencé à introduire l'anglais après le premier mois, ce fut une franche rigolade. Et quand Julie a voulu me parler en anglais, comme pour leur montrer que c'est un vrai langage, les jumelles se sont carrément payé nos têtes. Car à leurs oreilles de jumelles, l'anglais était une sorte de «jargon de parents» rigolo. Devant notre insistance, elles ont d'abord tenté de l'imiter sans conviction. Jusqu'à ce que les beaux-parents nous rendent visite, et que les jumelles constatent que Julie parle à ses propres parents en «jargon de parents». Ayant conclu que l'anglais était une vraie langue malgré les apparences, leurs progrès ont été très rapides.

La période créole de notre histoire familiale s'est rapidement terminée. J'étais un peu incrédule lorsque le pédiatre nous a prévenus que les filles cesseraient de parler leur langue en six mois et qu'elles ne la comprendraient plus après un an. Mais les choses se sont déroulées exactement telles qu'annoncées. Ce qui m'amène à penser que la langue d'un enfant, c'est d'abord le lien qu'il bâtit avec son parent — pour ensuite prendre la forme d'une langue ou l'autre.

Pour moi qui suis sensible aux langues, ce n'est pas le moindre des regrets que d'avoir ainsi effacé une langue — et même deux, en fait — en devenant parent. Mais c'était inévitable. Si bien que cet inoubliable Noël créole aura aussi été le dernier.

L'ÉQUIPE DU DEVOIR
RÉDACTION Véronique Chagnon et Louis Gagné *(adjoints à la direction de l'information)*, Antoine Robitaille et Guy Taillefer *(éditorialistes, responsables de la page Idées)*, Michel Garneau *(caricaturiste)*, Jacques Nadeau *(photographe)*, Olivier Zuida *(recherchiste photos)*; **information générale :** Isabelle Paré *(chef de division)*, Lisa-Marie Gervais *(éducation)*, Alexandre Shields *(environnement)*, Amélie Daoust-Boisvert *(santé)*, Pauline Gravel *(sciences)*, Fabien Deglise *(société)*, Jean Dion *(sports)*, Jessica Nadeau, Philippe Orfali et Karl Rettino-Parazelli *(reporters)*; **information politique :** Marco Fortier *(chef de division)*, Michel David *(chroniqueur)*, Hélène Buzzetti et Marie Vastel *(correspondantes parlementaires à Ottawa)*, Marco Bélair-Cirino et Robert Dutrisac *(correspondants parlementaires à Québec)*, Jeanne Corriveau *(affaires municipales, Montréal)*, Isabelle Porter *(affaires municipales, Québec)*, Guillaume Bourgault-Côté *(reporter)*, Julie Carpentier *(pupitre)*; **information culturelle :** Catherine Lalonde *(reporter culturel)*, Odile Tremblay *(cinéma)*, Stéphane Baillargeon *(médias)*, François Lévesque et Caroline Montpetit *(reporters)*, Benoît Munger et Philippe Papineau *(pupitre)*; **information économique :** Gérard Bérubé *(chef de division)*, François Desjardins et Éric Desrosiers *(reporters)*, Gérald Dallaire *(pupitre)*; **information internationale :** Sophie Chartier et Jean-Frédéric Légaré-Tremblay *(pupitre)*; **section art de vivre:** Diane Précourt *(responsable des cahiers Week-end et Plaisirs)*; Loïc Hamon *(cahiers spéciaux)*; **équipe internet:** Laurence Clavel, Marie-Pier Frappier et Geneviève Tremblay *(pupitre)*, Martin Blais, Annabelle Caillou, Justine Daneau, Florence Sara G. Ferraris et Coralie Mensa *(assistants)* ; **correction :** Andréanne Bédard, Isabelle Dowd, Christine Dumazet et Michèle Malenfant ; **soutien à la rédaction:** Amélie Gaudreau *(secrétaire)*, Laura Pelletier et Arnaud Stopa *(commis)*. **DOCUMENTATION** Manon Derome *(Montréal)*, Denise Ledoux *(Ottawa)*, Dave Noël *(Québec)*. **PUBLICITÉ** Cynthia Floccari *(adjointe)*, Marlène Côté, Evelyne De Varennes, Amel Elimam, Caroline Filion, Claire Paquet, Chantal Rainville et Nadia Sebaï *(publicitaires)*, Sylvie Laporte *(avis légaux)*, Amélie Maltais *(coordonnatrice)*, Laurence Hémond *(secrétaire)*. **PRODUCTION** Bruno Dubois, China Marsot-Wood, Yannick Morin et Nathalie Zemaitis. **INFORMATIQUE** Yanick Martel *(administrateur web)*, Jean-François Côté *(analyste programmeur)*, Osvaldo Casas *(technicien informatique)*. **PROMOTION, DISTRIBUTION ET TIRAGE** Catherine Gentilcore *(coordonnatrice du service à la clientèle)*, Sébastien Beaupré, Manon Blanchette, Nathalie Filion, Ginette Rouleau et Isabelle Sanchez. **ADMINISTRATION** Olena Bilyakova *(responsable des services comptables)*, Mélisande Simard *(adjointe administrative et responsable des ressources humaines)*, Florentina Draghici et Véronique Pagé.

ACTUALITÉS

HOCKEY

SUITE DE LA PAGE 1

une autre — après tout, Creighton se fait livrer des bâtons depuis sa Nouvelle-Écosse natale —, mais cette fois-là, on le codifie. Neuf joueurs par équipe, une rondelle de bois au lieu d'une balle de crosse, deux poteaux à chaque extrémité pour faire office de buts, 60 minutes de jeu.

L'événement a lieu au Victoria Skating Rink, une salle multifonctionnelle inaugurée en 1862 tout juste au nord de ce qui est aujourd'hui le boulevard René-Lévesque, entre les rues Drummond et Stanley. Particularité : la surface glacée sur laquelle le groupe mené par Creighton affronte des étudiants de l'Université McGill fait 204 pieds de long sur 80 de large, soit à peu près la taille de toutes les patinoires réglementaires en Amérique du Nord aujourd'hui (200 x 85).

26 novembre 1917. Des propriétaires d'équipes de l'Association nationale de hockey (ANH), un circuit qui traverse une crise interne, sont réunis à l'hôtel Windsor, sur la rue Peel. Ils ont déjà tenu plusieurs rencontres sans pouvoir en arriver à une décision définitive, mais cette fois-là est la bonne : ils annoncent la création de la Ligue nationale de hockey, qui comptera quatre clubs et amorcera ses activités en décembre de la même année. La LNH ne tardera pas à frôler la mort à quelques reprises, mais elle survivra contre vents et marées pour devenir le géant qu'elle continue d'être au XXIe siècle.

Bien des hommes réprouvent le principe même du sport féminin, à commencer par la puissante hiérarchie de l'Église catholique

Deux moments fondateurs, entre lesquels une plage de 40 ans voit un sport se développer, se définir, se structurer. Un sport qui finira aussi, à une époque où cela n'est pas nécessairement bien vu de tous, par s'ouvrir aux femmes.

En jupe longue

Le match du 3 mars 1875 ne mettait évidemment aux prises que des hommes. Mais, note Lynda Baril, auteure en 2013 de *Nos Glorieuses. Plus de cent ans de hockey féminin au Québec*, plusieurs femmes ne manquent pas de remarquer et de s'enticher de cette discipline tout en rapidité et en finesse lorsqu'on en extirpe la brutalité. *«Mais il faudra attendre une quinzaine d'années avant que ça commence à s'organiser, qu'on mette des équipes sur pied.»*

Au début, des femmes sont épisodiquement invitées à participer à des matchs informels, au Victoria ou ailleurs. Il faut dire qu'on ne leur rend pas la tâche aisée : celles qui pratiquent le hockey doivent le faire, par exemple, en jupe longue. Bien des hommes réprouvent le principe même du sport féminin, à commencer par la puissante hiérarchie de l'Église catholique.

En 1888, Frederick Arthur Stanley est nommé gouverneur général du Canada. Quelques mois après son arrivée au pays, il se rend au populaire carnaval d'hiver de Montréal, où il assiste notamment à un match de hockey, le premier de sa vie, *«une partie enlevante qui oppose les Victorias et l'Association athlétique amateur de Montréal, deux des meilleures équipes masculines de la métropole»*, écrit Lynda Baril. Lui et sa fille Isobel, alors âgée de 12 ou 13 ans, tombent instantanément amoureux du sport. Tellement qu'à son retour à Rideau Hall, il veillera à faire aménager une grande patinoire sur les pelouses de la résidence. Et c'est là qu'aura lieu le tout premier match entièrement féminin connu, auquel participe Isobel, en mars 1889.

Et avant de reprendre le chemin de l'Angleterre en 1893, Lord Stanley verra bien sûr, sur la recommandation d'Isobel et de ses frères, à créer un trophée qui portera son nom et deviendra accessoirement l'un des plus convoités de tout le sport organisé.

Du temps et de l'argent

À son commencement et pendant plusieurs années, voire plusieurs décennies, le hockey féminin à Montréal sera essentiellement une affaire d'anglophones. Une question de moyens, évoque Lynda Baril, la bourgeoisie anglo de la ville ayant la possibilité de se doter d'installations et disposant de temps libre pour s'adonner à la pratique de sports. D'attitude, aussi : pour l'Église qui tient le peuple francophone dans le creux de sa sainte main, la tâche de la femme consiste à faire des enfants et à entretenir la maison, et certainement pas à disputer un sport où la combativité est de mise et la grâce laissée au vestiaire.

C'est donc tout naturellement au collège Royal Victoria de l'Université McGill qu'on verra, à partir de 1894, les premières équipes de hockey féminin se former à Montréal.

Le hockey féminin connaîtra ses premières heures de gloire à l'occasion de la Première Guerre mondiale. Les hommes partis au combat ou simplement enrôlés pour soutenir l'effort, les femmes prennent la place (même si, par exemple, l'ANH poursuit ses activités). Près d'une trentaine d'équipes existent dans l'île et leurs matchs sont très suivis, notamment la Ligue de hockey des dames de l'Est, qui présente ses rencontres au patinoir Jubilee — à l'époque, il n'était pas rare de voir le mot utilisé au masculin —, dans l'est de la ville. L'enthousiasme est tel que la police doit parfois intervenir.

«Il y avait l'effet de nouveauté, dit Lynda Baril à propos de cet engouement. *Mais on rapporte aussi que les joueuses offraient un excellent spectacle.»*

Bien entendu, le chemin à parcourir sera encore long. Aujourd'hui encore, même si les choses ont énormément évolué et qu'on applaudit les patineuses sur la scène olympique, les hockeyeuses n'ont pas la partie facile, qu'il s'agisse de financement, d'encadrement ou simplement de reconnaissance. Mais on ne doit jamais oublier les pionnières. *«C'étaient des femmes courageuses*, indique Lynda Baril. *Elles devaient se ficher des objections qu'on pouvait soulever à l'égard de leur participation. Leur amour du hockey l'emportait sur tout.»*

Le Devoir

«C'étaient des femmes courageuses. Elles devaient se ficher des objections qu'on pouvait soulever à l'égard de leur participation. Leur amour du hockey l'emportait sur tout.»

Lynda Baril, auteure de *Nos Glorieuses*



JERRY MOSEY ASSOCIATED PRESS

Carrie Fisher, photographiée à New York à l'âge de 16 ans, en 1973

FISHER

SUITE DE LA PAGE 1

autant que faire se peut, à composer avec les aléas de la gloire de ses parents, qui divorcèrent alors qu'elle n'avait que deux ans. L'affaire fit grand bruit, Eddie Fisher ayant quitté Debbie Reynolds pour une autre *star* : Elizabeth Taylor.

Douée pour le jeu et le chant elle aussi (voir la scène de l'audition dans *Hannah et ses sœurs*, de Woody Allen), Carrie Fisher fit ses débuts sur Broadway en 1973 en donnant la réplique à sa mère dans la comédie musicale *Irene*. Après un petit rôle dans *Shampoo*, de Hal Ashby, elle partit pour Londres, où elle étudia l'art dramatique et la diction. De retour en Californie, elle devait entrer au collège Sarah Lawrence lorsqu'elle décrocha le premier rôle féminin dans un film de science-fiction dont on ne savait alors pas grand-chose, sinon qu'il se déroulerait *«dans une galaxie lointaine… très lointaine…»*

Carrie Fisher n'avait que 20 ans lorsque le succès sans précédent de *Star Wars* la propulsa sous les feux de la rampe.

Entre deux cures

Après *Star Wars* vint la suite, *L'Empire contre-attaque*, puis une cure de désintoxication. Mais voilà, lorsque le créateur de *Star Wars*, George Lucas, lui fit parvenir le croquis d'un bikini de métal (devenu notoire) qu'elle devrait porter au début du troisième volet, *Le retour du Jedi*, Carrie Fisher décida de recommencer à consommer de la cocaïne afin de perdre le poids pris durant sa cure.

Sobre depuis le milieu des années 1980, elle a souvent relaté cette anecdote, et de nombreuses autres, en y mettant chaque fois beaucoup d'autodérision.

C'est que ses déboires, elle décida d'en faire des outils de résilience. Ainsi écrivit-elle plusieurs romans aux accents autobiographiques dont le premier, *Bons baisers d'Hollywood*, fut adapté en 1990 par Mike Nichols, qui lui demanda d'écrire le scénario.

Dans le film, Meryl Streep et Shirley MacLaine jouent des versions à peine déguisées de Carrie Fisher et Debbie Reynolds — hormis ses problèmes de dépendance, Carrie Fisher s'inspira énormément de sa relation conflictuelle avec sa mère. À propos d'elles deux, elle fait d'ailleurs dire à son héroïne : *«Nous sommes conçues pour la vie publique plus que pour la vie privée.»* Une dichotomie contre laquelle Carrie Fisher se battit longtemps.

C'est toutefois une autre réplique de son alter ego qui en dit le plus long sur elle, de l'aveu de la principale intéressée : *«Je pense parfois à ma vie, et je vois tout ce qu'elle a de bon. Je pense à ma vie, mais je n'arrive pas à la sentir.»*

Bons baisers d'Hollywood signala Carrie Fisher comme scénariste, elle qui effectuait en l'occurrence un retour professionnel juste après sa performance drolatique de meilleure amie accro aux hommes mariés dans *Quand Harry rencontre Sally*.



20TH CENTURY FOX FILM CORPORATION/ASSOCIATED PRESS

Harrison Ford et Mark Hamill entourent la jeune Fisher, qui fut associée pour toujours à son rôle de la princesse Leia de *Star Wars*.

«Carrie Fisher est morte au clair de lune, étranglée par sa propre brassière»

C'est l'épitaphe que Carrie Fisher, connue pour son franc-parler imagé, disait vouloir.

L'écriture d'abord

S'ensuivirent quelques rôles de composition tablant sur son sens de la repartie. Vint la quarantaine et, avec elle, cette injustice que connaissent trop d'actrices : l'oubli. Carrie Fisher n'en écrivit que davantage.

À terme, c'est un peu comme si le succès de ses ouvrages, dans lesquels elle se décrivait par la bande en termes peu flatteurs et dans des situations volontiers gênantes, l'avait incitée à être elle-même non plus juste dans sa *«vie privée»*, mais aussi dans sa *«vie publique»* : fin de la dichotomie et du combat intérieur.

Connue pour dire le fond de sa pensée en usant d'un vocabulaire souvent imagé, elle devint une oratrice courue pour les « bien-cuits » de célébrités. Dans la même veine cinglante, son spectacle solo *Wishful Drinking*, où elle commentait son parcours accidenté, remporta un vif succès et fut immortalisé par HBO, en 2010. Elle y précisait notamment vouloir qu'on inscrive sur sa tombe : *«Carrie Fisher est morte au clair de lune, étranglée par sa propre brassière.»*

Au cinéma et à la télévision, ses apparitions se firent fugitives mais mémorables. Dans *La carte des étoiles*, sa satire horrifique d'Hollywood justement, ce n'est pas pour rien que David Cronenberg lui fit jouer son propre rôle, celle par qui la mort entre chez l'actrice aux abois incarnée par Julianne Moore : très associée à l'idée d'Hollywood comme miroir aux alouettes, Carrie Fisher était devenue, de déchéances en renaissances successives, une espèce de mythe vivant.

Un dernier retour

En 2012, le rachat par Disney de l'univers Star Wars, qui comptait alors six films, donna lieu à maintes rumeurs, la plus persistante voulant que le studio entendait produire une suite qui ramènerait les personnages des premiers films.

Sorti en 2015, *Star Wars : le réveil de la Force* rapporta 2,1 milliards de dollars américains. Remarquée, quoique trop brève, Carrie Fisher y reprit son rôle de Leia, devenue générale Leia, tenante de la Force, chef de l'Alliance rebelle, et ennemie jurée du vil Empire galactique, tenant du côté obscur de la Force.

À la suite de l'annonce de sa mort, mardi, le grand patron de Disney, Bob Iger, a déclaré : *«Carrie Fisher était un être à part, un réel personnage qui partageait avec nous son talent et sa vérité, et qui le faisait avec sa vivacité et son irrévérence coutumière. Des millions de personnes sont tombées amoureuses de son indomptable princesse Leia ; elle aura toujours une place spéciale dans le cœur des* fans *de* Star Wars *ainsi que dans celui de ceux parmi nous qui ont été assez chanceux pour la connaître personnellement.»*

Un ami de longue date, le réalisateur Steven Spielberg, a pour sa part écrit : *«J'ai toujours été en admiration devant Carrie. Ses observations sur le monde me faisaient rire et me coupaient le souffle en même temps. Elle n'avait pas besoin de la Force. Elle était une force de la nature.»*

Le Devoir

ISRAËL

SUITE DE LA PAGE 1

rant les colonies israéliennes illégales. Son porte-parole a déclaré avoir des *«informations solides émanant de sources arabes»* à cet effet. Les États-Unis se sont abstenus d'opposer leur veto — pour la première fois depuis 1979 —, ce qui a permis l'adoption de la résolution et porté les relations entre les deux pays au plus bas depuis des décennies.

Israël pourrait annoncer de nouvelles constructions cette semaine. Un permis de construction de 618 logements à Jérusalem-Est est en attente de délivrance dans cette partie palestinienne de la ville sainte. Meïr Turgement, maire adjoint de Jérusalem et responsable du comité de planification qui doit en discuter mercredi, a indiqué à l'AFP que la résolution votée vendredi ne remettait nullement en question cette réunion.

M. Nétanyahou a annoncé qu'il *«réduisait»* encore davantage ses relations avec les 14 pays ayant voté en faveur du texte, après les avoir convoqués dimanche au ministère des Affaires étrangères. Il a déjà rappelé ses ambassadeurs en Nouvelle-Zélande et au Sénégal, en plus d'annuler son programme d'aide dans ce pays. L'Angola sera également sanctionné, voyant son aide gelée.

Tournant forcé

La colonisation israélienne est considérée comme l'obstacle majeur à la paix, puisque des constructions israéliennes sont effectuées sur des terres qui pourraient appartenir à un futur État palestinien.

Des responsables onusiens ont constaté une augmentation des constructions ces derniers mois, considérées comme illégales au regard du droit international. Ce sont 430 000 colons israéliens qui vivent actuellement en Cisjordanie occupée. Jérusalem-Est, dont l'annexion n'a jamais été reconnue par la communauté internationale, en abrite quant à elle plus de 200 000.

Les États-Unis avaient auparavant utilisé leur droit de veto 30 fois pour bloquer des résolutions sur Israël et les Palestiniens, selon le Security Council Report. Bouclier diplomatique et plus important allié d'Israël, le géant américain est devenu frustré par des années d'efforts infructueux vers la paix.

La résolution du Conseil de sécurité exhorte Israël à *«cesser immédiatement et complètement toute activité de colonisation en territoire palestinien occupé, dont Jérusalem-Est»*, affirmant par ailleurs que les colonies israéliennes *«n'ont pas de valeur juridique»* et sont *«dangereuses pour la viabilité d'une solution à deux États»*.

Le président Nétanyahou aurait tenté de se tourner vers Donald Trump pour faire empêcher le vote de cette résolution. *«Les Nations unies avaient un grand potentiel, mais maintenant ce n'est plus qu'un club pour se réunir, parler et avoir du bon temps. C'est triste!»* a affirmé M. Trump dans un tweet lundi. Il avait déjà averti vendredi que *«les choses seront différentes après le 20 janvier»*, date de son entrée en fonction.

Trump a en outre choisi un partisan de la ligne dure envers les Palestiniens en tant qu'ambassadeur en Israël. David Friedman a déjà remis en doute la solution à deux États et fait part de son intention de déménager l'ambassade de Tel-Aviv vers Jérusalem. Les deux camps considèrent la ville comme leur capitale légitime, ce qui lui confère un statut très délicat.

La conférence internationale sur le Moyen-Orient du 15 janvier fait craindre aux responsables israéliens des mesures supplémentaires contre leur État. Les Palestiniens soutiennent la tenue de cette conférence.

Avec l'Agence France-Presse et La Presse canadienne
Le Devoir

LE DEVOIR

Les bureaux du *Devoir* sont situés au 1265, rue Berri, 8e étage, Montréal (Québec), H2L 4X4 Berri-UQAM
Ils sont ouverts du lundi au vendredi de 8 h 30 à 17 h
Renseignements et administration : 514 985-3333

Le Devoir sur ledevoir.com
sur Facebook et sur Twitter

La rédaction
Au téléphone 514 985-3333 / 418 643-1541
Par courriel redaction@ledevoir.com
Par télécopieur 514 985-3360

Publicité
Au téléphone 514 985-3399
Extérieur de Montréal (sans frais) 1 800 363-0305
Par télécopieur 514 985-3390

Avis publics et appels d'offres
Au téléphone 514 985-3344
Par courriel avisdev@ledevoir.com
Par télécopieur 514 985-3340

Petites annonces et publicité par regroupement
Au téléphone 514 985-3322
Par télécopieur 514 985-3340

Abonnements (lundi à vendredi, 7 h 30 à 16 h 30)
Au téléphone 514 985-3355
Extérieur de Montréal (sans frais) 1 800 463-7559
Par courriel abonnements@ledevoir.com
Par télécopieur 514 985-5967

Agenda culturel
Par courriel agenda@ledevoir.com

Le Devoir peut, à l'occasion, mettre la liste d'adresses de ses abonnés à la disposition d'organisations reconnues dont la cause, les produits ou les services peuvent intéresser ses lecteurs. Si vous ne souhaitez pas recevoir de correspondance de ces organisations, veuillez en avertir notre service à la clientèle. *Le Devoir* est publié du lundi au samedi par Le Devoir inc. dont le siège social est situé au 1265, rue Berri, 8e étage, Montréal (Québec), H2L 4X4. Il est imprimé par Imprimerie Mirabel inc., 12800, rue Brault, Saint-Janvier de Mirabel, division de Québecor Media, 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, qui a retenu pour la région de Québec les services de l'imprimerie du *Journal de Québec*, 450, avenue Béchard, Québec, qui est la propriété de Corporation Sun Media, 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. Envoi de publication — Enregistrement no 0858. Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007.